

Paulette Lestafier n'était pas si folle qu'on le disait. Bien sûr qu'elle reconnaissait les jours puisqu'elle n'avait plus que ça à faire désormais. Les compter, les attendre et les oublier. Elle savait très bien que c'était mercredi aujourd'hui. D'ailleurs elle était prête ! Elle avait mis son manteau, pris son panier et réuni ses coupons de réductions. Elle avait même entendu la voiture de la Yvonne au loin... Mais voilà, son chat était devant la porte, il avait faim et c'est en se penchant pour reposer son bol qu'elle était tombée en se cognant la tête contre la première marche de l'escalier.

Paulette Lestafier tombait souvent, mais c'était son secret. Il ne fallait pas en parler, à personne.

«À personne, tu m'entends?» se menaçait-elle en silence.
«Ni à Yvonne, ni au médecin et encore moins à ton garçon...»

Il fallait se relever lentement, attendre que les objets redeviennent normaux, se frictionner avec du Synthol et cacher ces maudits bleus.

Les bleus de Paulette n'étaient jamais bleus. Ils étaient jaunes, verts ou violacés et restaient longtemps sur son corps. Bien trop longtemps. Plusieurs mois quelquefois... C'était difficile de les cacher. Les bonnes gens lui demandaient pourquoi elle s'habillait toujours comme en plein hiver, pourquoi elle portait des bas et ne quittait jamais son gilet.

Le petit, surtout, la tourmentait avec ça :
– Alors mémé? C’est quoi ce travail? Enlève-moi tout ce bazar, tu vas crever de chaud!

Non, Paulette Lestafier n’était pas folle du tout. Elle savait que ses bleus énormes qui ne partaient jamais allaient lui causer bien des ennuis un jour...

Elle savait comment finissent les vieilles femmes inutiles comme elle. Celles qui laissent venir le chiendent dans leur potager et se tiennent aux meubles pour ne pas tomber. Les vieilles qui n’arrivent pas à passer un fil dans le chas d’une aiguille et ne se souviennent même plus de comment on monte le son du poste. Celles qui essayent tous les boutons de la télécommande et finissent par débrancher l’appareil en pleurant de rage.

Des larmes minuscules et amères.

La tête dans les mains devant une télé morte.

Alors quoi? Plus rien? Plus jamais de bruit dans cette maison? Plus de voix? Jamais? Sous prétexte qu’on a oublié la couleur du bouton? Il t’avait mis des gommettes pourtant, le petit... Il te les avait collées les gommettes! Une pour les chaînes, une pour le son et une pour éteindre! Allons, Paulette! Cesse de pleurer comme ça et regarde donc les gommettes!

Arrêtez de me crier dessus vous autres... Elles sont parties depuis longtemps, les gommettes... Elles se sont décollées presque tout de suite... Ça fait des mois que je cherche le bouton, que j’entends plus rien, que je vois juste les images avec un tout petit murmure...

Criez donc pas comme ça, vous allez me rendre sourde encore en plus...

– Paulette ? Paulette, vous êtes là ?

Yvonne pestait. Elle avait froid, resserrait son châle contre sa poitrine et pestait de nouveau. Elle n'aimait pas l'idée d'arriver en retard au supermarché.

Ça non.

Elle retourna vers sa voiture en soupirant, coupa le contact et prit son bonnet

La Paulette devait être au fond du jardin. La Paulette était toujours au fond de son jardin. Assise sur un banc près de ses clapiers vides. Elle se tenait là, des heures entières, du matin jusqu'au soir peut-être, droite, immobile, patiente, les mains posées sur les genoux et le regard absent.

La Paulette causait toute seule, interpellait les morts et priait les vivants.

Parlait aux fleurs, à ses pieds de salades, aux mésanges et à son ombre. La Paulette perdait la tête et ne reconnaissait plus les jours. Aujourd'hui, c'était mercredi et le mercredi c'était les courses. Yvonne, qui passait la prendre toutes les semaines depuis plus de dix ans, soulevait le loquet du portillon en gémissant : « Si c'est pas malheureux ça... »

Si c'est pas malheureux de vieillir, si c'est pas malheureux d'être si seule et si c'est pas malheureux d'arriver en retard à l'Inter et de ne plus trouver de Caddies près des caisses...

Mais non. Le jardin était vide.

La mégère commençait à s'inquiéter. Elle alla derrière la maison et mit ses mains en œillères contre le carreau pour s'enquérir du silence.

«Doux Jésus!» s'exclama-t-elle, en apercevant le corps de son amie étendu sur le carrelage de la cuisine.

Sous le coup de l'émotion, la bonne femme se signa n'importe comment, confondit le Fils avec le Saint-Esprit, jura aussi un peu et alla chercher un outil dans la remise. C'est avec une binette qu'elle brisa la vitre et au prix d'un effort magnifique qu'elle se hissa jusque sur le rebord de la fenêtre.

Elle eut du mal à traverser la pièce, s'agenouilla et souleva le visage de la vieille dame qui baignait dans une flaque rose où le lait et le sang s'étaient déjà mélangés.

– Ho! Paulette! Vous êtes morte? Vous êtes morte, là?

Le chat lapait le sol en ronronnant, se moquant bien du drame, des convenances et des éclats de verre tout autour.

Yvonne n'y tenait pas trop mais les pompiers lui avaient demandé de monter dans le camion avec eux pour régler des problèmes administratifs et les conditions d'entrée aux urgences :

– Vous la connaissez c'te dame ?

Elle s'était offusquée :

– Je crois bien que je la connais ! On était à la communale ensemble !

– Alors montez.

– Et ma voiture ?

– Elle va pas s'envoler votre voiture ! On vous ramènera tout à l'heure...

– Bon... fit-elle résignée, j'irai en courses tantôt...

C'était bien malcommode là-dedans. On lui avait indiqué un tabouret minuscule à côté du brancard où elle s'était calée tant bien que mal. Elle serrait fort son sac à main et manquait de tomber à chaque tournant.

Un jeune homme était avec elle. Il gueulait parce qu'il ne trouvait pas de veine dans le bras de la malade et Yvonne n'aimait pas ces manières :

– Gueulez pas comme ça, marmonnait-elle, gueulez pas comme ça... Qu'est-ce que vous lui voulez d'abord ?

– La mettre sous perf⁹.

– Sous quoi ?

Au regard du garçon, elle sut qu'il valait mieux la mettre en veilleuse et continua son petit monologue dans sa barbe :

«Regardez-moi ça, comment qu'il lui triture le bras, non mais regardez-moi ça... Quelle misère... Je préfère ne pas voir... Sainte Marie, priez pour... Hé! Mais vous lui faites mal là!»

Il se tenait debout et réglait une petite molette sur le fil. Yvonne comptait les bulles et priait n'importe comment. Le bruit de la sirène l'empêchait de se concentrer.

Elle avait pris sur son genou la main de son amie et la lissait comme si c'était le bas de sa jupe, mécaniquement. Le chagrin et l'effroi l'empêchaient d'être plus tendre...

Yvonne Carminot soupirait, regardait ces rides, ces cals, ces taches sombres par endroits, ces ongles fins encore, mais durs, mais sales et fendus. Elle avait posé la sienne à côté et les comparait. Certes elle était plus jeune pour sa part et plus dodue aussi, mais surtout, elle avait eu moins de peine ici-bas. Elle avait travaillé moins dur et reçu davantage de caresses... Elle, il y avait bien longtemps qu'elle ne s'échinait plus au jardin... Son mari continuait les patates, mais pour le reste, c'était beaucoup mieux à l'Inter. Les légumes étaient propres et elle n'était plus obligée de dépiauter le cœur des laitues à cause des limaces... Et puis elle avait son monde : son Gilbert, sa Nathalie et les petites à cajoler... Alors que la Paulette, qu'est-ce qu'il lui restait à elle? Rien. Rien de bon. Un mari mort, une traînée de fille et un gamin qui venait jamais la voir. Que des soucis, que des souvenirs comme un chapelet de petites misères...

Yvonne Carminot était songeuse : alors c'était ça, une vie? Ça pesait si léger? C'était si ingrat? La Paulette pourtant... Quelle belle femme c'était! Et comme elle était bonne! Comme elle rayonnait autrefois... Et alors? Où ce que c'était donc parti tout ça?

À ce moment-là, les lèvres de la vieille dame se mirent à bouger. En un instant, Yvonne chassa tout ce bazar de philosophie qui l'encombra :

– Paulette, c'est Yvonne. Tout va bien ma Paulette... J'étais venue pour les commissions et...

– Je suis morte? Ça y est, je suis morte? murmura-t-elle.

– Bien sûr que non, ma Paulette! Bien sûr que non! Vous êtes pas morte, voyons!

– Ah, fit l'autre en refermant les yeux, ah...

Ce « ah » était affreux. Petite syllabe déçue, découragée et déjà résignée.

Ah, je ne suis pas morte... Ah bon... Ah tant pis... Ah excusez-moi...

Yvonne n'était pas de cet avis :

– Allons! Il faut vivre ma Paulette! Il faut vivre, tout de même!

La vieille dame secoua la tête de droite à gauche. À peine et tout doucement. Minuscule regret triste et têtue. Minuscule révolte.

La première peut-être...

Puis ce fut le silence. Yvonne ne savait plus quoi dire. Elle se moucha et reprit la main de son amie avec plus de délicatesse.

– Ils vont me mettre dans une maison, n'est-ce pas?

Yvonne sursauta :

– Mais non, ils vont pas vous mettre dans une maison! Mais non! Et pourquoi que vous dites ça? Ils vont vous soigner et puis voilà! Dans quelques jours vous serez chez vous!

– Non. Je sais bien que non...

– Ah! ça par exemple, mais voilà autre chose! Et pourquoi donc, mon petit bonhomme?

Le pompier lui fit un geste de la main pour lui demander de parler moins fort.

– Et mon chat?

– Je m’en occuperai de votre chat... Soyez sans crainte.

– Et mon Franck?

– On va l’appeler votre gars, on va l’appeler de suite. Je vais m’en charger.

– Je ne retrouve plus son numéro. Je l’ai perdu...

– Je le retrouverai, moi!

– Mais il ne faut pas le déranger, hein... Il travaille dur, vous savez...

– Oui Paulette, je sais bien. Je lui laisserai un message. Vous savez comment c’est aujourd’hui... Les gamins, ils ont tous un portable... On ne les déränge plus maintenant...

– Vous lui direz que...que je... que...

La vieille dame s’étranglait.

Alors que le véhicule amorçait sa montée dans la côte de l’hôpital, Paulette Lestafier murmura en pleurant : « Mon jardin... Ma maison... Ramenez-moi dans ma maison s’il vous plaît... »

Yvonne et le jeune brancardier s’étaient déjà levés.

– À quand remontent vos dernières règles ?

Elle était déjà derrière le paravent en train de se battre avec les jambes de son jean. Elle soupira. Elle savait qu'il allait lui poser cette question. Elle le savait. Elle avait prévu son coup pourtant... Elle avait attaché ses cheveux avec une barrette en argent bien lourde et était montée sur cette putain de balance en serrant les poings et en se tassant le plus possible. Elle avait même sautillé un peu pour repousser l'aiguille... Mais non, ça n'avait pas suffi et elle allait avoir droit à sa petite leçon de morale...

Elle l'avait vu à son sourcil tout à l'heure quand il lui avait palpé l'abdomen. Ses côtes, ses hanches trop saillantes, ses seins ridicules et ses cuisses creuses, tout cela le contrariait.

Elle finissait de boucler son ceinturon tranquillement. Elle n'avait rien à craindre cette fois-ci. On était à la médecine du travail, plus au collègue. Un baratin pour la forme et elle serait dehors.

– Alors ?

Elle était assise en face de lui à présent et lui souriait.

C'était son arme fatale, sa botte secrète, son petit truc en plumes. Sourire à un interlocuteur qui vous embarrasse, on n'a pas encore trouvé mieux pour passer à autre chose.

Hélas, le bougre était allé à la même école... Il avait posé ses coudes, croisé ses mains et posé par-dessus tout ça un autre sourire désarmant. Elle était bonne pour répondre. Elle aurait dû s'en douter d'ailleurs, il était mignon et elle n'avait pas pu s'empêcher de fermer les yeux quand il avait posé ses mains sur son ventre...

– Alors? Sans mentir, hein? Sinon, je préfère que vous ne me répondiez pas.

– Longtemps...

– Évidemment, grimaça-t-il, évidemment... Quarante-huit kilos pour un mètre soixante-treize, à ce train-là vous allez bientôt passer entre la colle et le papier...

– Le papier de quoi? fit-elle naïvement.

– Euh... de l'affiche...

– Ah! De l'affiche! Excusez-moi, je ne connaissais pas cette expression...

Il allait répondre quelque chose et puis non. Il s'est baissé pour prendre une ordonnance en soupirant avant de la regarder de nouveau droit dans les yeux :

– Vous ne vous nourrissez pas?

– Bien sûr que si je me nourris!

Une grande lassitude l'envahit soudain. Elle en avait marre de tous ces débats sur son poids, elle en avait sa claque. Bientôt vingt-sept ans qu'on lui prenait la tête avec ça. Est-ce qu'on ne pouvait pas parler d'autre chose? Elle était là, merde! Elle était vivante. Bien vivante. Aussi active que les autres. Aussi gaie, aussi triste, aussi courageuse, aussi sensible et aussi décourageante que n'importe quelle fille. Il y avait quelqu'un là-dedans! Il y avait quelqu'un...

De grâce, est-ce qu'on ne pouvait pas lui parler d'autre chose aujourd'hui?

– Vous êtes d'accord, n'est-ce pas ? Quarante-huit kilos, ça ne fait pas bien lourd...

– Oui, acquiesça-t-elle vaincue, oui... Je suis d'accord... Il y a longtemps que je n'étais pas descendue aussi bas... Je...

– Vous ?

– Non. Rien.

– Dites-moi.

– Je... J'ai connu des moments plus fastes, je crois...

Il ne réagissait pas.

– Vous me le remplissez, ce certificat ?

– Oui, oui, je vais vous le faire, répondit-il en s'ébrouant, euh... C'est quoi cette société déjà ?

– Laquelle ?

– Celle-ci, là où nous sommes, enfin la vôtre...

– Touclean.

– Pardon ?

– Touclean.

– T majuscule o-u-c-l-i-n-e, épela-t-il.

– Non, c-l-e-a-n, rectifia-t-elle. Je sais, ce n'est pas très logique, il aurait mieux valu « Toupropre », mais je pense qu'ils aimait bien ce côté yankee, vous voyez... C'est plus pro, plus... wondeurfoule drim tim...

Il ne voyait pas.

– C'est quoi exactement ?

– Pardon ?

– Cette société ?

Elle s'adossa en tendant ses bras devant elle pour s'étirer et c'est avec une voix d'hôtesse de l'air qu'elle déclina, le plus sérieusement du monde, les tenants et les aboutissants de ses nouvelles fonctions :

– *Touclean, mesdames et messieurs, répond à toutes vos exigences en matière de propreté. Particuliers, professionnels, bureaux, syndicats, cabinets, agences, hôpitaux, habitats, immeubles ou*

ateliers, Touclean est là pour vous satisfaire. Touclean range, Touclean nettoie, Touclean balaye, Touclean aspire, Touclean cire, Touclean frotte, Touclean désinfecte, Touclean fait briller, Touclean embellit, Touclean assainit et Touclean désodorise. Horaires à votre convenance. Souplesse. Discrétion. Travail soigné et tarifs étudiés. Touclean, des professionnels à votre service!

Elle avait débité cet admirable laïus d'une traite et sans reprendre son souffle. Son petit french docteur en resta tout abasourdi :

- C'est un gag?
 - Bien sûr que non. D'ailleurs vous allez la voir la dream team, elle est derrière la porte...
 - Vous faites quoi au juste?
 - Je viens de vous le dire.
 - Non, mais vous... *Vous!*
 - Moi? Eh bien, je range, je nettoie, je balaye, j'aspire, je cire et tout le bazar.
 - Vous êtes femme de mén...?
 - Ttt...technicienne de surface, je préfère...
- Il ne savait pas si c'était du lard ou du cochon.
- Pourquoi vous faites ça?
- Elle écarquilla les yeux.
- Non, mais je m'entends, pourquoi «ça»? Pourquoi pas autre chose?
 - Pourquoi pas?
 - Vous n'avez pas envie d'exercer une activité plus... euh...
 - Gratifiante?
 - Oui.
 - Non.

Il est resté comme ça encore un moment, le crayon en l'air et la bouche entrouverte puis a regardé le cadran de sa

montre pour y lire la date et l'a interrogée sans lever le nez :

- Nom?
- Fauque.
- Prénom?
- Camille.
- Date de naissance?
- 17 février 1977.

- Tenez, mademoiselle Fauque, vous êtes apte au travail...

- Formidable. Je vous dois combien?

- Rien, c'est... euh... C'est Touclean qui paye.

- Aaaaah Touclean! reprit-elle en se levant et dans un grand geste théâtral, me voilà apte à nettoyer des chiottes, c'est merveilleux...

Il la raccompagna jusqu'à la porte.

Il ne souriait plus et avait remis son masque de grand ponton consciencieux.

En même temps qu'il appuyait sur la poignée, il lui tendit la main :

- Quelques kilos quand même? Pour me faire plaisir...

Elle secoua la tête. Ça ne marchait plus ces trucs-là avec elle. Le chantage et les bons sentiments, elle en avait eu sa dose.

- On verra ce qu'on peut faire, elle a dit. On verra...

Samia est entrée après elle.

Elle descendit les marches du camion en tâtant sa veste à la recherche d'une cigarette. La grosse Mamadou et Carine étaient assises sur un banc à commenter les passants et à râler parce qu'elles voulaient rentrer chez elles.

– Alors ? a rigolé Mamadou, qu'est-ce que tu trafiquais là-deu-dans ? J'ai mon RER, moi ! Il t'a maraboutée ou quoi ?

Camille s'est assise sur le sol et lui a souri. Pas le même genre. Un sourire transparent, cette fois. Sa Mamadou, elle ne faisait pas sa maligne avec elle, elle était bien trop forte...

– Il est sympa ? a demandé Carine en crachant une rognure d'ongle.

– Super.

– Ah, je le savais bien ! exulta Mamadou, je m'en doutais bien de ça ! Hein que je te l'ai dit à toi et à Sylvie, qu'elle était toute nue là-deu-dans !

– Il va te faire monter sur sa balance...

– Qui ? Moi ? a crié Mamadou. Moi ? Il croit que je vais monter sur sa balance !

Mamadou devait peser dans les cent kilos au bas mot, elle se frappait les cuisses :

– Jamais de la vie ! Si je grimpe là-deu-ssus, je l'écrabouille et lui avec ! Et quoi d'autre encore ?

– Il va te faire des piqûres, a lâché Carine.

– Des piqûres deu quoi d'abord ?

– Mais non, la rassura Camille, mais non, il va juste écouter ton cœur et tes poumons...

– Ça, ça va.

– Il va te toucher le ventre aussi...

– Mais voyons, se renfrognait-elle, mais voyons, bonjour chez lui. S'il touche à mon ventre, je le mange tout cru... C'est bon les petits docteurs blancs...

Elle forçait son accent et se frottait le boubou.

– Oh oui, c'est du bon miam-miam ça... C'est mes ancêtres qui me l'ont dit. Avec du manioc et des crêtes de poule... Mmm...

– Et la Bredart, qu'est-ce qu'il va lui faire à elle ?